

DEUX RENCONTRES: BEATRICE SHALIT, ECRIVAIN ET SYLVIE MESSINGER, EDITRICE

Monique Roy

Montreal journalist Monique Roy interviews two feminists who are involved in the production of books, writer Béatrice Shalit and publisher Sylvie Messinger.

**BEATRICE SHALIT,
ECRIVAIN**

Venue à Québec, en avril 1986, pour la *Rencontre internationale des écrivains*, Béatrice Shalit a été très touchée par l'accueil des Québécois.

"...et c'est sincère hein! Ce n'est pas du tout un compliment gratuit que je vous fais, aucune comparaison, vous êtes beaucoup plus chaleureux que nous. Je ne connaissais pas du tout les auteurs québécois et j'ai eu un échange extraordinaire avec eux..."

La voix est modulée, très chaude. Née en 1945 à New York de parents immigrants juifs russes, elle a suivi ceux-ci lorsqu'ils sont rentrés en France, en 1948.

"Ma culture est complètement française mais j'ai gardé un contact avec les États-Unis où j'allais tous les deux ans retrouver mes grands-parents aux vacances d'été."

En 1966, elle travaille à la télévision scolaire de Niamey, au Niger.

"L'histoire classique. Je suis tombée amoureuse d'un garçon qui partait au Niger comme coopérant et l'ai suivi contre l'avis de tous. De script à réalisatrice, j'ai un peu tout fait. En rentrant définitivement à Paris, après quatre ans d'Afrique, j'ai eu du mal et si je n'y suis jamais retournée, cette drogue de ce pays ne m'a pas passé. Ça reste pour moi une période heureuse, insouciance, une période où je n'avais peur de rien, où j'osais tout... Après, on change..."

Il y a sept ans, après la naissance de ses deux enfants, Béatrice Shalit a ressenti l'urgence d'écrire.

"En poursuivant une licence d'hébreu, ce que j'ai appris en découvrant la *Torah* m'a donné envie d'écrire et aussi j'ai ressenti le besoin d'échapper à mes enfants. Après leur naissance, clac, c'est comme une porte qui se referme et la société vous enferme dans un rôle

comme ça. J'étouffais. Je suis restée à la maison et les enfants passaient quelques heures à l'extérieur. Je me sentais tout le temps coupable et puis, finalement, ils ont l'air très bien dans leur peau, très ouverts, débrouillards. Le fait d'écrire en plus! On vous demande ce que vous faites toute la journée, vous êtes à la maison alors on vient vous déranger tout le temps. Ce n'est pas un statut, travailler à la maison, c'est très flou. On vous dit: mais vous avez beaucoup de temps et c'est vrai, mais c'est un temps morcelé, on ne peut pas travailler en deux heures, on ne peut rien faire du tout. Maintenant que j'habite en plein Paris, j'ai un bureau dans le même immeuble mais en dehors de l'appartement et quelqu'un s'occupe des enfants au retour de l'école. Je dois m'astreindre à un horaire très régulier... La maternité, c'est un extraordinaire plaisir parce que j'adore parler avec mes enfants mais j'aime moins m'occuper de l'intendance, la cuisine tous les jours, laver, les courses... Mon mari fait très souvent la cuisine mais la société n'attend pas qu'il le fasse trois fois par jour sept fois par semaine... c'est le vieux débat, les hommes peuvent toujours cesser de faire demain ce qui n'est pas leur destin inéluctable alors que la femme a encore cela collé sur son destin!"

Elle a dit tout cela d'une traite, comme si la culpabilité ancestrale dont elle se dit délivrée l'avait rejointe dans ce petit bureau de son éditeur, à Montréal, loin, loin des contingences de sa vie matérielle.

Profonde et dense, l'écriture de Béatrice Shalit — *Roi de coeur*, *L'année de Louise* et *Le plus jeune frère* — traque sans cesse la famille: difficulté mère-fille, trouble père-fille, amour mère-fils. Éternels. L'écriture crée ce vase clos où tout se joue vraiment. Peut-on sortir de la famille? Survivre, vivre, aimer en dehors de ses tentacules?

"Les familles sont des laboratoires presque diaboliques, des microcosmes où toutes les névroses de la société sont présentes. J'ai pris ce sujet parce que ça doit être mon obsession, on est toujours inconsciemment à se chercher des person-nages de père, de mère, d'enfant mais je crois que, maintenant, je suis prête à

couper le cordon avec le père idéal, avec l'homme idéal. Il y aura encore des enfants, des parents dans mes prochains livres, mais le regard sera peut-être différent..."

Des livres à découvrir. Une femme qui laisse au Québec le souvenir d'une amitié.

* * *

**SYLVIE MESSINGER,
EDITRICE**

Visage ouvert, sourire franc, yeux bruns d'écureuil toujours à l'affût, cette editrice française, passionnée et sympathique, aime chaque seconde de ses journées de 17 heures.

La maison d'éditions qu'elle a créée, à Paris, a six ans et, auparavant, Sylvie Messinger dirigeait *Alta*, une filiale du groupe Lattès.

"C'est normal de vouloir un jour voler de ses propres ailes et malgré les difficultés de fin de mois, les contraintes, les craintes, je ne regrette jamais ma décision. Par contre, je trouve un peu difficile d'être coupée de regards extérieurs, des discussions parfois contradictoires mais néanmoins stimulantes. La solitude, surtout dans une petite maison — nous sommes cinq personnes — est parfois lourde mais en contre-partie nous formons une équipe très serrée et j'ai le luxe de prendre les décisions quand je veux, comme je veux, alors..."

Alors dans cet univers exigeant de l'édition, Sylvie Messinger trace son chemin tout en sachant que les petites maisons ne remportent pas souvent les Prix littéraires, retombées économiques importantes.

"Je ne suis pas sûre, absolument, que nous n'aurons jamais le Goncourt, le Fémina, le Renaudot... c'est vrai qu'il existe une concurrence très grande, c'est vrai que lorsqu'on fait un succès avec un auteur, les grands éditeurs viennent le cueillir dans votre jardin et je sais que certains auteurs vont ailleurs pour être dans la course aux Prix... Ça fait 18 ans que je fais ce métier, tout ça je le sais et je ne dis pas que je ne me mets pas en colère, je ne dis pas que je n'en suis pas

triste, mais chaque nouvel auteur qui arrive, chaque nouveau livre qui sort de l'imprimerie font que l'on continue à avancer..."

Sylvie Messinger avait pris la résolution ferme et sage de ne pas publier de premier roman: "Jusqu'au jour où m'est arrivé un manuscrit que j'ai trouvé formidable. C'était *Escalier C*, d'Elvire Murail, qui a remporté le Prix du Premier roman et dont Jean-Charles Tachella a, par la suite, fait un film."

Et il y a les rencontres, comme avec la merveilleuse écrivaine irlandaise Maeve Binchy que Sylvie publie en France, et, au printemps dernier, le dernier livre d'Annabel Buffet, *D'amour et d'eau fraîche*.

"C'est souvent de longues histoires d'amour, mes relations avec les auteurs. Annabel, je l'ai poussée à écrire et je crois, et ce n'est pas un critère de valeur, qu'elle avait besoin d'avoir confiance en quelqu'un pour cette opération, il lui fallait un soutien et là, c'est elle qui m'a choisie. Je ne suis pas sûre qu'elle aurait écrit ce livre et c'aurait été dommage pour ses lecteurs et pour elle, car je crois qu'elle a vraiment compris ce que c'est que l'écriture et qu'elle n'y échappera plus."

Ce n'est pas un hasard si le catalogue de Sylvie Messinger contient plus de femmes que d'hommes.

"Il n'y a pas de politique, d'intention délibérée, mais les femmes viennent vers moi davantage. Je ne crois pas à l'écriture masculine ou féminine, je crois à l'écriture point, mais il y a des sujets plus proches des femmes, d'autres plus proches des hommes. J'ai été la première en France, et je le revendique, à l'époque où je travaillais aux éditions Belfond, à publier un livre du MLF, qui s'appelait *Le livre de l'oppression des femmes*. C'était en 1971, un livre remarquable signé par un collectif de femmes formidables dont Christiane Rochefort, Katia Kaupp et une pléiade d'autres.

"Quand on dit que le féminisme, ça n'existe plus, je n'ai qu'à regarder autour de moi pour savoir que ce n'est pas vrai. Il est hors de question de s'arrêter. Ma mentalité n'est pas d'aller défilé dans les rues ni de m'inscrire dans aucun parti politique, mais, en revanche, je publie et ce n'est jamais neutre. Je ne dis pas qu'il faut interdire certains livres, je dis que chez moi je n'en veux pas. Je veut perpétuer la mémoire des femmes, ce qui ne signifie pas que tout ce que je publie reflète complètement ce que je suis. Je respecte sans les endosser certaines idées mais, jamais, je ne publierai un livre macho ou raciste. Sur cela, je ne

transigerai pas. C'est un grand luxe..."

Le luxe, également, de faire exactement ce que l'on aime.

"Ce luxe se paie par beaucoup de travail mais je n'ai jamais eu l'impression de travailler. Ce n'est pas un métier, l'édition, c'est un mode de vie. Si je n'étais pas éditrice, qu'est-ce que je ferais? Je lirais, je passerais ma vie à lire, j'ai 43 ans et je lis depuis l'âge de six ans, je n'ai jamais rien fait d'autre."

Aucune envie d'écrire?

"Des livres de cuisine peut-être parce que j'adore ça, autrement j'en serais bien incapable et c'est pour cette raison que j'ai un énorme respect pour mes auteurs."

La situation du livre en France, comme ici, est précaire.

"Pour beaucoup, nous sommes — encore — des créateurs de produits de luxe. Je conteste que le livre coûte cher. On ne fait rien pour le rendre indispensable, c'est encore un loisir. Il est moins cher d'acheter un livre que d'aller au cinéma à deux, et une soirée de lecture revient beaucoup moins cher qu'une soirée au restaurant. Pourtant on débourse au cinéma, au restaurant sans toujours répéter: c'est cher..."

Sylvie Messinger vient chaque année au Québec rencontrer ses distributeurs et les libraires.

"Je ne peux pas me contenter d'envoyer mes livres au Québec sans savoir ce qu'on y attend de moi ou refuse. Je ne fais pas que parler, j'écoute..."

Monique Roy est journaliste et critique féministe-pigiste.

UNE FICTION AU NOIR LUNAIRE

à gauche de mes égarements
des visions ultra-limpides
agrandies sur écran géant
dans le noir du noir lunaire

en 4e dimension la mort apparaît
sous les traits d'une femme devant soi
j'entends des hurlements de l'entre-vie
derrière le tableau de la Terre de Feu

à la lueur de l'eau noire lisse
j'enregistre des fictions nocturnales
je passe à côté du cadavre exquis

je suis
la Chercheuse d'Images
derrière la pellicule couleur
où se filme la nuit moule noire
sous l'effet du peyote-verbatim

je vois la fibre du texte
dans la marge affolante
comme une chambre en soi
et je marche dans mes pas
à l'état d'ébauche
ombre de moi-même

une impression altérée
pour ne pas abolir le hasard
superpose la séquence parallèle
vue de profil le désir
portrait en intériorité
sans céder aux jeux de mots

des nombres apparaissent pêle-mêle à
l'écran vide
et des fissures de tous les côtés me
cernent

Claudine Bertrand

MANUSHI A JOURNAL ABOUT WOMEN AND SOCIETY

Manushi is an Indian publication brought out one month in English and one month in Hindi by a group of feminists.

Manushi contains •reporting on women's lives, women's work, their struggles for change, both individual and collective •analyses of political, economic and social issues from a women's perspective •reporting on human rights and minority rights issues and struggles with special emphasis on women's part in them • interviews with human rights activists, women writers, artists, and musicians •fiction and poetry •analyses of media from a women's perspective and regular analyses of Indian films •letters from readers...and much more!

For information about this magazine and subscription rates: Manushi, C1/202 Lajpat Nagar-1, New Delhi 110024, India.